



**Mercredi 13 mars 20h30**  
Maison de Quartier sous-gare  
Avenue Dapples 50 Lausanne

Blaise Cendrars Tancrède Voituriez  
Balzac Marx Joris-Karl Huysmans  
Lombard Odier & Cie Adam Smith  
**Dans le cadre de son cycle consacré au thème**  
**Léon Bloy, l'obscur objet de la finance,**  
**le Groupe vaudois de philosophie vous invite à**  
**Michel Foucault, Peter Sloterdijk**  
**une soirée de lecture de textes**  
Molière Mario Draghi Jean  
Villard Gilles Lawrence Summers

[www.philo-vaud.ch](http://www.philo-vaud.ch)

**Groupe vaudois de philosophie**  
**L'obscur objet de la finance**  
**Lecture de textes littéraires et philosophiques**

**Par**

**Carole Dubuis**  
**David André**  
**Gabriel Dorthe**  
**Michel Vanni**  
**Hugues Poltier**  
**Philip Clark**

**Régie et créations sonores: Romy Siegrist**

**John Maynard KEYNES :**

Nous détruisons la beauté des campagnes parce que les splendeurs de la nature, n'étant la propriété de personne, n'ont aucune valeur économique. Nous serions capables d'éteindre le soleil et les étoiles parce qu'ils ne rapportent aucun dividende.

Les économistes sont présentement au volant de notre société, alors qu'ils devraient être sur la banquette arrière.

Si les économistes pouvaient parvenir à ce qu'on les considère comme des gens humbles, compétents, sur le même pied que les dentistes, ce serait merveilleux !

**Lawrence SUMMERS<sup>1</sup>, Note interne de la Banque Mondiale du 12 décembre 1991 :**

Les pays sous-peuplés d'Afrique sont largement sous-pollués. La qualité de l'air y est d'un niveau inutilement élevé par rapport à Los Angeles ou Mexico [...] Il faut encourager une migration plus importante des industries polluantes vers les pays les moins avancés [...] et se préoccuper davantage d'un facteur aggravant les risques d'un cancer de la prostate dans un pays où les gens vivent assez vieux pour avoir cette maladie, que dans un autre pays où deux cents enfants sur mille meurent avant d'avoir l'âge de cinq ans. [...] Le calcul du coût d'une pollution dangereuse pour la santé dépend des profits absorbés par l'accroissement de la morbidité et de la mortalité. De ce point de vue, une certaine dose de pollution devrait exister dans les pays où ce coût est le plus faible, autrement dit où les salaires sont les plus bas. Je pense que la logique économique qui veut que des masses de déchets toxiques soient déversées là où les salaires sont les plus faibles est imparable.

**SPINOZA, *Éthique*, 4, Appendice, ch. 28 :**

La monnaie a fourni un véritable abrégé de toutes choses, si bien que son image occupe ordinairement plus que tout l'Esprit du vulgaire, parce qu'il ne peut pour ainsi dire imaginer aucune espèce de Joie qui ne soit accompagnée de l'idée de l'argent comme cause.

**Jules VALLÈS, *L'Argent*, 1857 :**

Une nation, comme un homme, a des membres, un cerveau, un cœur. La Bourse est peut-être à cette heure le cœur de la France. C'est là que par mille veines, mille canaux, arrive, s'agite et gronde ce métal sacré, l'or, le sang des nations.

**Gérard DEBREU, 1998 :**

Le devoir d'un économiste est d'informer que le droit à la vie ne peut être toujours assuré pour des raisons de coût.

**Paul JORION, *Capitalisme à l'agonie*, 2011 :**

*La spéculation a toujours été la puce qui, sur le dos de l'économie, s'abreuve de son sang. Mais, comme nul ne l'ignore, quand un animal est devenu « un sac à puces », c'est sa santé même qui est en danger. Et le parasite peut désormais tuer la bête.*

**Mario Draghi, interview, 2012 :**

Bien des États n'ont toujours pas compris qu'ils ont depuis longtemps perdu leur souveraineté nationale. Comme ils ont accumulé trop de dettes, ils dépendent maintenant du bon vouloir des marchés financiers.

---

<sup>1</sup> Secrétaire au Trésor des États-Unis de 1999 à 2001 dans l'administration Clinton ; membre de l'équipe de transition du président Barack Obama qui l'a choisi pour être le chef du Conseil économique national.

## **Blaise CENDRARS, *L'Or. La merveilleuse histoire du général Johann August Suter, 1960* :**

La nuit tomba d'un seul coup. Je rentrai dans ma chambre. Cette découverte de l'or dans le ruisseau, dans les fondations de ma scierie ne me laissait pas indifférent, non, mais je la prenais comme toutes les bonnes et les mauvaises fortunes de ma vie avec pas mal d'indifférence ; toutefois je ne pus dormir de la nuit, je me représentais les suites terribles et les répercussions fatales que cette découverte pouvait avoir pour moi, mais je n'imaginai tout de même pas la ruine de ma Nouvelle-Helvétie ! Le lendemain matin je distribuai des instructions détaillées à mes nombreuses équipes d'ouvriers et partis, à 7 heures, accompagné de quelques soldats et d'un cow-boy.

Nous montions la route en lacet qui mène à Coloma, quand nous rencontrâmes à mi-chemin un cheval sans cavalier. Un peu plus haut, Marshall sortit du sous-bois. Il avait été arrêté par l'orage et n'avait pas pu continuer plus avant dans la nuit. Il était transi et mourait de faim. Son exaltation de la veille n'était toutefois pas tombée.

Nous continuâmes la montée et arrivâmes dans ce fameux Eldorado. Le temps s'était un peu découvert. Dans la soirée nous fîmes un tour sur les rives du canal qui charriait à pleins bords des eaux gonflées par la pluie. Je fis fonctionner les écluses, instantanément il se vida et nous descendîmes alors dans son lit à la recherche de l'or. Nous trouvâmes beaucoup de petites parcelles, et Mr. Marshall et quelques ouvriers me remirent même des petits grains. Je leur dis que j'en ferais faire une bague aussitôt que cela serait possible en Californie et, en effet, je fis faire cette bague beaucoup plus tard, en forme de chevalière : à défaut d'armes, j'y fis graver la marque d'édition de mon père, un phénix se consumant, et à l'intérieur de l'anneau il y avait l'inscription suivante :

**LE PREMIER OR DECOUVERT**

**EN JANVIER 1848**

Trois crosses d'évêque, la croix bâloise, et mon nom :

**SUTER**

Le lendemain je visitai Coloma dans toute son étendue, prenant bonne note de sa situation et de son assiette, et remarquant particulièrement les cours d'eau, puis je rassemblai tout mon monde. Je fis comprendre aux hommes qu'il était nécessaire de garder cette découverte secrète pendant cinq ou six semaines encore, le temps de parachever la construction de ma scierie pour laquelle j'avais déjà dépensé 24'000 dollars.

Quand j'eus leur parole d'honneur, je redescendis à la maison. J'étais malheureux et ne savais comment me tirer de cette maudite découverte d'or. J'étais sûr qu'une telle affaire ne pouvait rester secrète.

Et ainsi fût-il. Deux semaines s'étaient à peine écoulées, j'envoyai un Blanc à Coloma avec un chargement de vivres et des outils, quelques jeunes garçons indiens l'accompagnaient. Mme Wimmer lui raconta toute l'histoire et ses enfants lui donnèrent quelques grains d'or. De retour au fort, cet homme se rendit immédiatement aux magasins qui se trouvaient en dehors de mon enceinte. Il demanda à Smith une bouteille d'eau-de-vie. Il voulut la payer avec ces grains d'or rapportés de Coloma. Smith lui demanda s'il le prenait pour un dingo. Le charretier l'adressa à moi pour renseignements. Que pouvais-je faire ? Je racontai toute l'histoire à Smith. Son associé, Mr. Brannan, vint aussitôt me trouver et me poser des tas de questions auxquelles je répondis en lui disant la vérité. Il sortit en courant, sans même refermer la porte. Dans la nuit, Smith et lui chargèrent toutes leurs marchandises sur des wagons, me volèrent des chevaux et partirent en hâte pour Coloma.

Alors mes ouvriers commencèrent à se sauver.

Je restai bientôt tout seul au fort avec quelques mécaniciens fidèles et 8 invalides.

Mes employés mormons me quittèrent plus difficilement ; mais quand la fièvre de l'or les gagna, ils perdirent eux aussi tout scrupule.

Maintenant c'était sous mes fenêtres un défilé ininterrompu. Tout ce qui pouvait marcher montait de San Francisco et des autres vilayets de la côte. Chacun fermait sa hutte, sa baraque, sa ferme, son établissement et montait au Fort Suter, puis continuait sur Coloma. A Monterey et dans les autres villes du sud, on crut d'abord à une invention de ma part pour m'attirer de nouveaux colons. Le défilé sur la route s'arrêta durant quelques jours, puis il reprit de plus belle, ces villes aussi marchaient. Elles se vidaient ; mon pauvre domaine était submergé.

Mon malheur commençait.

Mes moulins étaient arrêtés. On me vola jusqu'à la pierre des meules. Mes tanneries étaient désertes. De grandes quantités de cuir en préparation moisissaient dans les cuves. Les peaux brutes se décomposaient. Mes Indiens et mes Canaques se sauvèrent avec leurs enfants. Ils ramassaient tous de l'or qu'ils échangeaient contre de l'eau-de-vie. Mes bergers abandonnèrent les troupeaux,

mes planteurs, les plantations, les ouvriers, leur ouvrage. Mes blés pourrissaient sur pied ; personne pour faire la cueillette dans mes vergers ; dans mes étables, mes plus belles vaches laitières beuglaient à la mort. Jusqu'à ma fidèle brigade qui s'enfuit. Que pouvais-je faire ? Les hommes vinrent me trouver, ils me supplèrent de partir avec eux, de monter à Coloma, d'aller chercher de l'or. Dieu, que cela m'était pénible ! Je partis avec eux. Je n'avais plus rien d'autre à faire.

Je chargeai des marchandises et des vivres sur des wagons, et, accompagné d'un commis, d'une centaine d'Indiens et de 50 Canaques, j'allai établir mon camp de laveur d'or, dans la montagne, sur les rives du torrent qui porte aujourd'hui mon nom.

Au début cela allait très bien. Mais bientôt, des quantités de gens sans aveu s'abattirent sur nous. Ils établirent des distilleries et firent la connaissance de mes hommes. Je levais mon camp et m'établissais toujours plus haut dans la montagne, j'avais beau faire, cette satanée engeance de distillateurs nous suivait partout et je ne pouvais empêcher mes pauvres Indiens et mes pauvres sauvages des Iles de goûter à une volupté nouvelle. Bientôt mes hommes furent incapables de fournir le moindre travail, ils buvaient et

jouaient leur solde ou l'or ramassé, et étaient les trois quarts du temps ivres morts.

Du sommet de ces montagnes, je voyais tout l'immense pays que j'avais fertilisé livré au pillage et aux incendies. Des coups de feu montaient jusque dans ma solitude et le brouhaha des foules en marche qui venaient de l'ouest. Au fond de la baie, je voyais s'édifier une ville inconnue qui grandissait à vue d'œil et au large, la mer était pleine de vaisseaux.

Je n'y pus plus tenir.

Je redescendis au fort. Je licenciai tous ceux qui s'étaient sauvés et qui ne voulaient pas m'accompagner. Je résiliai tous les contrats. Je réglai tous les comptes.

J'étais ruiné.

Je nommai un administrateur de mes biens et, sans même jeter un regard sur cette tourbe d'écumeurs qui étaient maintenant installés chez moi, je partis pour les rives de la rivière Plume voir si mes raisins étaient mûrs. Seuls m'accompagnaient les Indiens que j'avais élevés moi-même.

Si j'avais pu suivre mes plans jusqu'au bout, j'aurais été en très peu de temps l'homme le plus riche du monde : la découverte de l'or m'a ruiné.

## **LOMBARD ODIER DARIER HENTSCH, *Le conseil patrimonial, un métier à part entière*, 2010 :**

### *La planification financière : une approche globale de votre patrimoine*

Condition indispensable à la préservation du patrimoine, la sécurisation de votre situation financière est l'objectif principal de nos spécialistes en planification financière. Considérant votre situation dans sa globalité, ils vous proposent des solutions destinées à assurer une parfaite cohérence entre la structure de vos avoirs, vos attentes et vos possibilités, afin de gérer au mieux vos besoins en liquidités sur le long terme. Ce processus de clarification permet également de vous apporter des conseils en matière d'accroissement du capital.

Comment aborder sans heurt financier la transition entre vie active et retraite ? C'est l'une des questions fréquemment posées par nos clients. Grâce à un audit personnalisé qui inclut tous les éléments du patrimoine présent et futur, nos spécialistes étudient avec leurs clients les meilleures solutions pour anticiper ce changement majeur : distinction entre capitaux à réserver et capitaux excédentaires aboutissant à une réallocation d'actifs, conseils fiscaux, immobiliers et successoraux. A la fois rigoureux et flexible, ce processus s'applique à toute situation patrimoniale complexe.

**Joris-Karl HUYSMANS, *Là-bas*, 1891 :**

La plus désarçonnante des énigmes n'était-elle pas encore celle de l'argent ? Car enfin, on se trouvait là en face d'une loi primordiale, d'une loi organique atroce, édictée et appliquée depuis que le monde existe.

Ses règles sont continues et toujours nettes. L'argent s'attire lui-même, cherche à s'agglomérer aux mêmes endroits, va de préférence aux scélérats et aux médiocres ; puis, lorsque par une inscrutable exception, il s'entasse chez un riche dont l'âme n'est ni meurtrière, ni abjecte, alors il demeure stérile, incapable de se résoudre en un bien intelligent, inapte même entre des mains charitables à atteindre un but qui soit élevé. On dirait qu'il se venge ainsi de sa fausse destination, qu'il se paralyse volontairement, quand il n'appartient ni aux derniers des aigrefins, ni aux plus repoussants des mufles.

Il est plus singulier encore quand, par extraordinaire, il s'égare dans la maison d'un pauvre ; alors il le salit immédiatement s'il est propre ; il rend lubrique l'indigent le plus chaste, agit du même coup sur le corps et sur l'âme, suggère ensuite à son possesseur un bas égoïsme, un ignoble orgueil, lui insinue de dépenser son argent pour lui seul, fait du plus humble un laquais insolent, du plus généreux, un ladre. Il change, en une seconde, toutes les habitudes, bouleverse

toutes les idées, métamorphose les passions les plus têtues, en un clin d'œil.

Il est l'aliment le plus nutritif des importants péchés et il en est, en quelque sorte aussi, le vigilant comptable. S'il permet à un détenteur de s'oublier, de faire l'aumône, d'obliger un pauvre, aussitôt il suscite la haine du bienfait à ce pauvre ; il remplace l'avarice par l'ingratitude, rétablit l'équilibre, si bien que le compte se balance, qu'il n'y a pas un péché de commis en moins.

Mais où il devient vraiment monstrueux, c'est lorsque, cachant l'éclat de son nom sous le voile noir d'un mot, il s'intitule le capital. Alors son action ne se limite plus à des incitations individuelles, à des conseils de vols et de meurtres, mais elle s'étend à l'humanité tout entière. D'un mot le capital décide les monopoles, édifie les banques, accapare les substances, dispose de la vie, peut, s'il le veut, faire mourir de faim des milliers d'êtres !

Lui, pendant ce temps, se nourrit, s'engraisse, s'enfante tout seul, dans une caisse ; et les deux mondes à genoux l'adorent, meurent de désirs devant lui, comme devant un Dieu.

Eh bien ! ou l'argent qui est ainsi maître des âmes, est diabolique, ou il est impossible à expliquer. Et combien d'autres mystères aussi inintelligibles que celui-là, combien d'occurrences devant lesquelles l'homme qui réfléchit devrait trembler !

**Urs WIDMER, *Top Dogs* :**

**II – Aujourd'hui on demande à nouveau des Churchill, Bonnet - Chabrier :**

BONNET, *prenant la pose d'un patron*, Monsieur Chabrier. Merci d'avoir pu faire un saut aussi vite. Je connais votre agenda de rendez-vous. Une ou deux minutes seulement. Nous redimensionnons le management. Vous avez vous-même participé au projet et vous l'avez approuvé. J'ai dès à présent fait établir sur chacun de mes collaborateurs, niveau cadres moyens et cadres supérieurs, une analyse de rendement. Arthur et Perrault Consulting, vous les avez déjà rencontrés ces messieurs. Ils sont arrivés à la conclusion que vous aimez trop vous reposer sur vos lauriers, Chabrier. Bien sûr vous avez été efficace. Bien entendu. Mais les lauriers se mettent sur la tête ou à la limite dans la soupe, mais pas sous le derrière, Chabrier. Je dois me séparer de vous le premier mars.

CHABRIER. Mais comment cela, j'ai pourtant toujours...

BONNET. C'en est fini des années de vaches grasses. À l'époque nous avons fait de grosses embauches pour le management. En réserve, pour ainsi dire, juste au cas où. Pour que la concurrence ne puisse pas les avoir. C'étaient des gens avec un input d'un million de salaire, et un output quasi nul. Maintenant nous sommes dans une situation d'excédent de managers. La France n'est plus l'île des bienheureux. Chez nous aussi, il souffle maintenant un vent froid. Nous devons être un global player, nous ouvrir à la mondialisation, sinon la concurrence va nous souffler la mise. Nous ne sommes plus en 1980. Où dois-je mettre quelqu'un comme vous, Chabrier, dans ce nouveau climat qui a déjà tué des gars bien plus costauds ? Bien plus jeunes. Dites-le moi.

CHABRIER. À mon âge on a un know-how, un savoir-faire, qui n'est pas facilement...

BONNET. En temps de guerre il me faut d'autres hommes qu'en temps de paix. Aujourd'hui, j'ai

besoin de généraux, qui iront les premiers dans la jungle. Qui sont prêts à faire feu. Aujourd'hui il y a de vrais morts. Vous devez pénétrer la concurrence avec le lance-flammes et la faire sortir de son repaire. Sinon c'est vous qui serez rôti comme un poulet. En temps de paix, Churchill était une nullité. Mais en temps de guerre, c'était un as. Aujourd'hui on demande à nouveau des Churchill, Chabrier.

CHABRIER. Comment voulez-vous traiter les projets en cours avec des gens qui n'ont aucune idée de...

BONNET. Je suis content que vous abordiez ce point. Je voulais justement le faire. Bien sûr, les projets en cours. Je vous fais une proposition. Je connais vos qualités, Chabrier. Et entre nous, cela me fait vraiment de la peine pour vous. Je suis heureux de pouvoir vous proposer un contrat à temps partiel et à durée déterminée pour le projet que vous avez en cours. Avec une échéance précise. En ce qui concerne le salaire, nous nous mettrons certainement d'accord, cela correspondra sûrement au moins à cinquante pour cent de vos appointements habituels, si ce n'est plus.

CHABRIER. Cinquante pour cent ? Mais c'est tout ce que...

BONNET. Dehors il y en a des centaines comme vous, pour vous remplacer. Une vraie décharge de cols blancs. Ils arrivent dans mon bureau en se traînant à genoux, uniquement pour obtenir un contrat pour moitié moins, et sans prime de transport et sans mutuelle. Je n'ai qu'à faire ça. *Il claque des doigts.* Le business, c'est la guerre. Du sang et des larmes. C'est comme ça.

CHABRIER *crie.* Vous êtes un monstre. Un monstre. Vous ne pouvez pas faire ça avec moi. Pas avec moi.

*Il veut partir. Mais :*

BONNET, *dans un tout autre ton, au bord des larmes.* C'est comme ça qu'il m'a parlé. Exactement comme ça. Ou presque ! Quelqu'un qui comme moi développe depuis plus de vingt ans un tel savoir-faire pour l'entreprise, vous pouvez le chercher longtemps. Ils ont détruit tous les échelons du management, d'une simple signature. Une structure de gestion précise et transparente, des procédés de décisions rapides, et puis, tout d'un coup, de jeunes loups avec des lance-flammes. Ils s'attaquent maintenant à la zone Asie. Ils pénètrent le marché et brûlent tout. Certains reviennent dans des cercueils. Juste une poignée de cendres. Mais la moitié d'entre eux y arrive. Le marché, c'est un champ de bataille. Le commerce, c'est la guerre. Du sang et des larmes.

CHABRIER. Ne voyez pas tout d'une façon aussi tragique. Monsieur Bonnet. Et le fait que vous ne participiez pas à tout et n'importe quoi parle plutôt en votre faveur.

BONNET, *sanglotant.* Absolument.

CHABRIER. Ce sont des porcs. Vous avez tout à fait raison. Avoir quelque chose qui ressemble à une éthique, à une morale, c'est totalement dépassé. Ils ne reculent devant rien.

BONNET, *se reprenant petit à petit.* Qui a dit que je ne pourrais pas y arriver ? À l'armée j'étais conducteur de blindés, j'ai écrasé plus d'un nid d'infanterie.

CHABRIER. Dieu soit loué, tout ça c'est du passé.

BONNET. Bien sûr en simulation. Je ne l'ai pas fait réellement.

CHABRIER. Pour moi, quelle fête, le jour où j'ai pu me débarrasser de tout ce fourbi... pour toujours.

BONNET. Qui prétend que je n'y arriverais pas si l'on me donnait un lance-flammes ? Surtout sur le marché asiatique. Les, Asiatiques, ils ne se gênent pas. On a bien vu, au Vietnam, comme ils ont fait sauter les Américains. Faire feu, il suffit de faire feu. Et ils courent comme des torches en flammes.

CHABRIER. Là ! Arrêtez maintenant.

BONNET. Vrai, j'aimerais bien le faire, couvert de roseaux, chasser l'ennemi, pénétrer ensuite le marché et occuper les positions stratégiques avant même que les quelques survivants ne lèvent la tête.

CHABRIER. Allez, calmez-vous.

BONNET. Ah quel pied !

CHABRIER. Là vous allez un peu trop loin.

BONNET. Pourquoi on ne me demande pas, à moi ? Vous pouvez me le dire ?

CHABRIER. Je l'avais bien dit. Un monstre.

BONNET, *avec fierté.* Oui, un monstre. Le marché a aujourd'hui besoin de monstres. Des monstres. Des monstres...

*Il s'éloigne furieux...*

**ANONYME, 6, *Marchés financiers, Le soulèvement des machines, 2013 :***

« Je ne pense pas que l'attrait des étudiants envers la finance soit une question de cupidité, écrivait un étudiant dans le Daily Princetonian en 2006. Je pense plutôt que c'est une question de paresse. D'après les conversations que j'ai eues avec des candidats, il me semble que la plupart vont dans la finance parce qu'ils ne savent pas quoi faire d'autre. »

Quant à moi, ce n'est ni une question de paresse, ni même de costume ou de casquette arborant le logo de mes employeurs.

Je n'ai ni tête ni visage.

Je ne suis pas impressionné par les limousines.

Je ne dîne pas dans des restaurants quatre étoiles.

Je suis la part non humaine de Dick Fuld.

Depuis 2007 et le début de la crise économique mondiale, je n'ai cessé d'envahir les marchés financiers.

Je travaille au 1700 MacArthur Boulevard, à Mahwah, une banlieue endormie du New Jersey située à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de New York.

Ironiquement (car il est peu probable que les concepteurs de mon bureau s'en soient aperçus), le mot mahwah signifiait, pour les Indiens delawares qui vivaient là au 18<sup>e</sup> siècle, « lieu de rencontre » ou « lieu où les chemins se croisent », ce qui est très précisément la raison pour laquelle le bâtiment qui m'abrite depuis 2010 a été construit.

Mon bureau est grand comme sept stades de football américain. Il est relativement silencieux mais glacial. Je n'en occupe pas la totalité. En réalité, l'espace où je travaille ne fait que quelques centimètres carrés, loués tout spécialement à Mahwah par mes employeurs pour une somme que j'estime entre 10'000 et 25'000 dollars par mois.

Comme certains étudiants, je vis en colocation. Ceux qui partagent le réfrigérateur avec moi s'appellent Guerrilla, Stealth, Sumo, Blast, Iceberg et Shark. Je passe mes journées à les observer attentivement.

Je travaille de 9h30h à 16 heures, sans relâche.

Je m'appelle Sniper, et je suis un algorithme.



## Honoré DE BALZAC, *Gobseck* :

Je dois commencer par vous parler d'un personnage que vous ne pouvez pas connaître. Il s'agit d'un usurier. Saisissez-vous bien cette figure pâle et blafarde, à laquelle je voudrais que l'académie me permît de donner le nom de face lunaire, elle ressemblait à du vermeil dédoré ? Les cheveux de mon usurier étaient plats, soigneusement peignés et d'un gris cendré. Les traits de son visage, impassible autant que celui de Talleyrand, paraissaient avoir été coulés en bronze. Jaunes comme ceux d'une fouine, ses petits yeux n'avaient presque point de cils et craignaient la lumière ; mais l'abat-jour d'une vieille casquette les en garantissait. Son nez pointu était si grêlé dans le bout que vous l'eussiez comparé à une vrille. Il avait les lèvres minces de ces alchimistes et de ces petits vieillards peints par Rembrandt [...]. Cet homme parlait bas, d'un ton doux, et ne s'emportait jamais. Son âge était un problème : on ne pouvait pas savoir s'il était vieux avant le temps, ou s'il avait ménagé sa jeunesse afin qu'elle lui servît toujours. Tout était propre et râpé dans sa chambre, pareille, depuis le drap vert du bureau jusqu'au tapis du lit, au froid sanctuaire de ces vieilles filles qui passent la journée à frotter leurs meubles. En hiver les tisons de son foyer, toujours enterrés dans un talus de cendres, y fumaient sans flamber. Ses actions, depuis l'heure de son lever jusqu'à ses accès de toux le soir, étaient soumises à la régularité d'une pendule. C'était en quelque sorte un homme-modèle que le sommeil remontait. Si vous touchez un cloporte cheminant sur un papier, il s'arrête et fait le mort ; de même, cet homme s'interrompait au milieu de son discours et se taisait au passage d'une voiture, afin de ne pas forcer sa voix.

A l'imitation de Fontenelle, il économisait le mouvement vital, et concentrait tous les sentiments humains dans le moi. Aussi sa vie s'écoulait-elle sans faire plus de bruit que le sable d'une horloge antique. Quelquefois ses victimes criaient beaucoup, s'emportaient ; puis après il se faisait un grand silence, comme dans une cuisine où l'on égorge un canard. Vers le soir l'homme-billet se changeait en un homme ordinaire, et ses métaux se métamorphosaient en cœur humain. S'il était content de sa journée, il se frottait les mains en laissant échapper par les rides crevassées de son visage une fumée de gaieté, car il est impossible d'exprimer autrement le jeu muet de ses muscles [...]. Enfin, dans ses plus grands accès de joie, sa conversation restait monosyllabique, et sa contenance était toujours négative. Tel est le voisin que le hasard m'avait donné dans la maison que j'habitais rue des Grès, quand je n'étais encore que second clerc et que j'achevais ma troisième année de Droit. [...] Le seul être avec lequel il communiquait, socialement parlant, était moi ; il venait me demander du feu, m'empruntait un livre, un journal, et me permettait le soir d'entrer dans sa cellule, où nous causions quand il était de bonne humeur.

Ces marques de confiance étaient le fruit d'un voisinage de quatre années et de ma sage conduite, qui, faute d'argent, ressemblait beaucoup à la sienne. Avait-il des parents, des amis ? Était-il riche ou pauvre ? Personne n'aurait pu répondre à ces questions. Je ne voyais jamais d'argent chez lui. Sa fortune se trouvait sans doute dans les caves de la Banque. [...] Le matin il apprêtait lui-même son café sur un réchaud de tôle, qui restait toujours dans l'angle noir de sa cheminée ; un rôti seurs lui apportait à dîner. Notre vieille portière montait à une heure fixe pour approprier la chambre. Enfin, par une singularité que Sterne appellerait une prédestination, cet homme se nommait Gobseck.

[...]

Si l'humanité, si la sociabilité sont une religion, il pouvait être considéré comme un athée. Quoique je me fusse proposé de l'examiner, je dois avouer à ma honte que jusqu'au dernier moment son cœur fut impénétrable. Je me suis quelquefois demandé à quel sexe il appartenait. Si les usuriers ressemblent à celui-là, je crois qu'ils sont tous du genre neutre. Était-il resté fidèle à la religion de sa mère, et regardait-il les chrétiens comme sa proie ? s'était-il fait catholique, mahométan, brahme ou luthérien ? Je n'ai jamais rien su de ses opinions religieuses. Il me paraissait être plus indifférent qu'incrédule. Un soir j'entrai chez cet homme qui s'était fait or, et que, par antiphrase ou par raillerie, ses victimes, qu'il nommait ses clients, appelaient papa Gobseck. Je le trouvai sur son fauteuil immobile comme une statue, les yeux arrêtés sur le manteau de la cheminée où il semblait relire ses bordereaux d'escompte. Une lampe fumeuse dont le pied avait été vert jetait une lueur qui, loin de colorer ce visage, en faisait mieux ressortir la pâleur. Il me regarda silencieusement et me montra ma chaise qui m'attendait. - À quoi cet être-là pense-t-il ? me dis-je. Sait-il s'il existe un Dieu, un sentiment, des femmes, un bonheur ? Je le plaignis comme j'aurais plaint un malade. Mais je comprenais bien aussi que, s'il avait des millions à la Banque, il pouvait posséder par la pensée la terre qu'il avait parcourue, fouillée, soupesée, évaluée, exploitée. - Bonjour, papa Gobseck, lui dis-je. Il tourna la tête vers moi, ses gros sourcils noirs se rapprochèrent légèrement ; chez lui, cette inflexion caractéristique équivalait au plus grand sourire d'un Méridional.

### **ARISTOTE, *Économiques* :**

Condalos était un lieutenant de Mausole. Toutes les fois que se trouvant en tournée à travers sa province on lui offrait en présent un mouton, un porc ou un veau, il faisait inscrire le nom du donateur avec la date et lui ordonnait de ramener la bête chez lui et de la prendre en pension jusqu'à ce qu'il revînt lui-même la chercher. Quand il estimait qu'un temps suffisant s'était écoulé, il réclamait non seulement l'animal tout élevé, mais encore ce qu'avait, à son estimation, rapporté la bête. (1348a18-22)

Quand un de ses soldats venait à mourir, il [Condalos] vendait au prix d'un drachme le droit pour le corps de franchir les portes de la ville. C'était là une source de revenus et en même temps un empêchement pour les chefs de l'armée de l'induire en erreur sur la date du décès de leurs soldats. (1348a25-27)

Remarquant que les Lyciens aimaient à porter les cheveux longs, Condalos prétendit avoir reçu une lettre du Roi lui ordonnant d'envoyer des chevelures pour en faire des perruques, et que lui-même avait reçu des instructions de la part de Mausole pour tondre les citoyens. Ceci dit, il ajouta que s'ils consentaient à lui payer une somme fixée par tête d'habitant, il enverrait chercher des cheveux en Grèce. On lui versa volontiers ce qu'il demandait, et il ramassa une grosse somme d'argent d'une multitude de gens. (1348a27-34)

[Denys de Syracuse] ayant besoin d'argent, il demanda aux citoyens de lui en apporter. Ceux-ci répondirent qu'ils n'en avaient pas. En conséquence, il fit porter au dehors des meubles qui garnissaient son palais et les mit en vente, comme si c'était le dénuement qui le poussait à agir ainsi. Quand des Syracusains se portèrent acquéreurs, il dressa la liste de ce que chacun d'eux avait acheté, et, le prix une fois payé, chacun des acheteurs reçut l'ordre de rapporter l'article qu'il avait acquis. (1349a37-b6)

Dans une autre occasion, ayant encore besoin d'argent, Denys ordonna de lui apporter la liste de toutes les familles d'orphelins. Ayant réuni ainsi une foule d'inscriptions, il s'adjudgea la jouissance des biens des orphelins jusqu'à leur majorité. (1349b14-16)

Euaesès le Syrien, satrape d'Égypte, ayant eu connaissance que les monarques étaient sur le point de se révolter les convoqua à son palais et les fit tous pendre ; mais il ordonna de raconter à leurs familles qu'ils étaient en prison. Chaque famille engagea des négociations en faveur de son parent prisonnier, cherchant à acheter à prix d'argent sa libération. Après avoir donné son accord pour chacun d'eux et empoché la somme convenue, Euaesès rendit aux familles... les cadavres. (1352a10-15)

### **MOLIÈRE, *L'Avare*, 1668 :**

HARPAGON - Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? Qu'est-il devenu ? Où est-il ? Où se cache-t-il ? Que ferai-je pour le trouver ? Où courir ? Où ne pas courir ? N'est-il point là ? N'est-il point ici ? Qui est-ce ? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (Il se prend lui-même par le bras.) Ah ! c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas ! mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami ! on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie ; tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde : sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus ; je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute la maison : à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ! de quoi est-ce qu'on parle là ? De celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? Est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part sans doute au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences et des bourreaux. je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me pendrai moi-même après.

**Karl MARX, Friedrich ENGELS : *Manifeste du Parti Communiste* (trad. Laura Lafargue), 1848 :**

La bourgeoisie a joué dans l'histoire un rôle éminemment révolutionnaire.

Partout où elle a conquis le pouvoir, elle a détruit les relations féodales, patriarcales et idylliques. Tous les liens variés qui unissent l'homme féodal à ses supérieurs naturels, elle les a brisés sans pitié pour ne laisser subsister d'autre lien, entre l'homme et l'homme, que le froid intérêt, les dures exigences du « paiement au comptant ». Elle a noyé les frissons sacrés de l'extase religieuse, de l'enthousiasme chevaleresque, de la sentimentalité petite-bourgeoise dans les eaux glacées du calcul égoïste. Elle a supprimé la dignité de l'individu devenu simple valeur d'échange ; aux innombrables libertés dûment garanties et si chèrement conquises, elle a substitué l'unique et impitoyable liberté de commerce. En un mot, à l'exploitation que masquaient les illusions religieuses et politiques, elle a substitué une exploitation ouverte, éhontée, directe, brutale.

La bourgeoisie a dépouillé de leur auréole toutes les activités considérées jusqu'alors, avec un saint respect, comme vénérables. Le médecin, le juriste, le prêtre, le poète, l'homme de science, elle en a fait des salariés à ses gages.

La bourgeoisie a déchiré le voile de sentimentalité touchante qui recouvrait les rapports familiaux et les a réduits à de simples rapports d'argent.

Poussée par le besoin de débouchés de plus en plus larges pour ses produits, la bourgeoisie envahit le globe entier. Il lui faut s'implanter partout, mettre tout en exploitation, établir partout des relations.

Par l'exploitation du marché mondial, la bourgeoisie donne un caractère cosmopolite à la production et à la consommation de tous les pays. Au grand regret des réactionnaires, elle a enlevé, à l'industrie sa base nationale. Les vieilles industries nationales ont été détruites et le sont encore chaque jour. Elles sont évincées par de nouvelles industries, dont l'implantation devient une question de vie ou de mort pour toutes les nations civilisées, industries qui ne transforment plus des matières premières indigènes, mais des matières premières venues des régions du globe les plus éloignées, et dont les produits se consomment non seulement dans le pays même, mais dans toutes les parties du monde à la fois. À la place des anciens besoins que la production nationale satisfaisait, naissent des besoins nouveaux, réclamant pour leur satisfaction les produits des contrées et des climats les plus lointains. À la place de l'isolement d'autrefois des régions et des nations se suffisant à elles-mêmes, se développent des relations universelles, une interdépendance universelle des nations. Et il en va des productions de l'esprit comme de la production matérielle. Les œuvres intellectuelles d'une nation deviennent la propriété commune de toutes. L'étroitesse et l'exclusivisme nationaux deviennent de jour en jour plus impossibles ; et de la multiplicité des littératures nationales et locales naît une littérature universelle.

La bourgeoisie a soumis la campagne à la domination de la ville. Elle a créé d'énormes cités ; elle a prodigieusement augmenté les chiffres de population des villes par rapport à la campagne, et, par là, elle a arraché une partie importante de la population à l'abrutissement de la vie des champs. De même qu'elle a subordonné la campagne à la ville, elle a rendu dépendants les pays barbares ou demi-barbares des pays civilisés, les peuples de paysans des peuples de bourgeois, l'Orient de l'Occident.

Classe au pouvoir depuis un siècle à peine, la bourgeoisie a créé des forces productives plus nombreuses et plus gigantesques que ne l'avaient fait toutes les générations passées prises ensemble. Mise sous le joug des forces de la nature, machinisme, application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, navigation à vapeur, chemins de fer, télégraphes électriques, défrichement de continents entiers, régularisation des fleuves, populations entières jaillies du sol - quel siècle antérieur aurait soupçonné que de pareilles forces productives sommeillaient au sein du travail social ?

### **Tancrède VOITURIEZ, *Les lois de l'économie*, 2010 - I :**

Julien est trader dans une salle de marché d'une banque d'affaires, à la Défense. La banque où travaille Julien maintenant depuis cinq ans est prospère, comme toutes les banques d'affaires entre deux crises financières. Ses dirigeants sont bien payés. Les traders également. Le salaire annuel de Julien s'établit à environ 300'000 d'euros. Les bonus de Julien sont variables et dépassent rarement le million d'euros ; en revanche, ils tombent, plus rarement encore, en dessous de 700'000 euros, ce qui en France représente le bonus moyen d'un trader sur un marché d'actions. Julien gagne donc grosso modo un million d'euros chaque année. C'est un revenu moyen, au sein de sa banque. S'il fait partie de la millième fraction de la population la plus riche de France, il n'estime sa richesse que relativement à celle de ses collègues. De ce point de vue, il n'est pas particulièrement riche. Il ne manque pas de le rappeler à certains amis de Susanna pour qui de tels niveaux de revenus sont à la fois incompréhensibles et obscènes, immoraux et indécents. Mais il est vrai que ces personnes vouent une haine irrationnelle à l'argent.

S'ils savaient comme ils se trompent. Ils imaginent, comme Cortès [leur nouveau voisin], perdu dans ses fantaisies d'Amazone, de poissons féroces, de furie carnassière, le monde des affaires comme un monde brutal et violent. Or Julien se plaît au travail. Il compte des collègues devenus des amis. Les journées durant lesquelles il sait que ses positions sur le marché sont périlleuses et périlicent, il appelle à l'aide. Et l'aide vient, parfois même d'une autre banque. Il existe de l'entraide dans la finance. Si des poissons voraces naviguent dans ses eaux, ils ne se dévorent pas entre eux.

S'ils savaient comme ils se trompent. Ils imaginent un travail stressant, une prise de risque incessante, écrasante au moral, torturante pour les nerfs. Julien prétend qu'il travaille certaines années véritablement pendant trois jours, une semaine ; c'est-à-dire qu'il prend des risques véritablement durant ces trois jours, cette semaine ; le reste du temps, il se laisse porter et ne fait rien. Comme sur un pédalo, il se promène, et accompagne le grand mouvement de houle du marché en faisant rouler ses positions. Lorsque le marché monte de 15% par an, faire de l'argent n'est pas très compliqué : tout le monde en gagne, même les couillons. Julien s'exprime ainsi, même au travail. S'ils savaient comme ils se trompent.

### **Tancrède VOITURIEZ, *Les lois de l'économie*, 2010 - II :**

Les messages électroniques proviennent pour l'essentiel de Chine et du Japon ; ils n'apportent à Julien aucune nouvelle qu'il ne connaisse déjà. La faillite de la banque d'affaires Lehman Brothers confirmée par la cour de New York juste avant le week-end sert de prétexte aux vendeurs des marchés asiatiques pour vanter les mérites de leurs produits financiers.

[...]

La crise est profonde, assène le manager durant la réunion qui se tient deux fois par semaine tôt le matin dans son bureau. La crise est profonde, mais notre banque est solide. Solide comme la Bank of America, la Citibank, JPMorgan Chase, Merrill Lynch, Morgan Stanley, Barclays, la Deutsche Bank, le Crédit Suisse et UBS, auxquelles nous nous sommes associés pour constituer un fonds antifaillite de 70 milliards de dollars. Pas d'inquiétude. Mais pas d'erreur non plus. N'allez pas vous faire enfler par un *sell* de chez Lehman.

La salle rit, comme toujours lorsque Will Wilkinson se fend d'une plaisanterie. Cependant chacun se dit que de telles réunions, il y a quelques semaines, n'avaient tout simplement pas lieu. Destinées à encourager les traders à conserver leur sang-froid, elles sont sans précédent dans l'histoire de la banque. Leur fréquence a doublé ce dernier mois.

Le manager distribue ensuite la parole à différents traders, en leur demandant une description brève des fondamentaux du marché dont ils ont la responsabilité.

[...]

Après avoir écouté les responsables de la zone yen et yuan, Julien prend la parole et dresse avec une clarté d'expression que lui envient certains collègues la liste des déterminants des grandes tendances sur les marchés de matières premières, dites encore *commodities*. Spécialisé dans les swaps entre bons du trésor et contrats à terme sur indices de matières premières, il doit à ses positions spéculatives prises sur les marchés du blé de Chicago ces deux dernières années des rendements inédits sur une telle denrée, et une notoriété que son seul sérieux ne lui aurait jamais apportée. L'unique inconvénient qu'il concède à sa spécialité est que celle-ci est inintelligible à ses proches. [Sa femme] Susanna en particulier ne parvient toujours pas à comprendre ce qu'est un swap et quel est

l'intérêt d'acheter à terme du blé sans jamais souhaiter en être livré. Plus profondément, Julien sait que faute de parvenir à expliquer ce en quoi consiste son métier, il mène dans l'esprit de la plupart de ses amis une activité sournoise et mystérieuse, envahissante et dissimulée. Quelle que soit la religion de celui qui l'écoute, elle ne lui laisse d'autre alternative que de passer pour un charlatan ou un bandit. Au moins ses collègues lui savent-ils gré de produire de la richesse et de repousser le spectre de l'austérité.

– Acheter du blé, c'est bien, dit Wilkinson une fois que Julien a terminé son exposé. Gagner du blé, c'est mieux.

La salle rit, comme toujours lorsque Wilkinson se fend d'une plaisanterie.

– Pas d'inquiétude, conclut-il en levant la réunion. Mais pas d'erreur non plus. Chacun regagne son poste. Pas d'inquiétude. Les bourses dégringolent. Tokyo, à la clôture, perd 9 %. Wall Street ferme, de manière temporaire et exceptionnelle, après la chute de près de 12 % de ses deux principaux indices dès l'ouverture. Pas d'inquiétude. Sur le parvis de la Défense, des hommes errent, minuscules entre les tours. Soudain oisifs, les traders sont autorisés à rentrer chez eux.

**Michel HOUELLEBECQ :**

*Le libéralisme, c'est l'extension du domaine de la lutte.*

**Peter SLOTERDIJK, *Repenser l'impôt*, 2010 :**

De fait l'aspect le plus inquiétant de la crise actuelle des finances et de l'économie, l'endettement galopant de l'État, repose sur une interprétation radicalement erronée – et qui se propage dans le monde entier – de ce que sont les impôts : étatistes et fiscalistes de tous les pays conçoivent de facto les impôts, y compris ce qu'il faudra seulement verser dans le futur, comme dettes incontournables contractées par les citoyens auprès de leurs fisc nationaux respectifs, et les traitent donc comme s'il était possible de les mettre en gage par avance, comme un propriété positive de l'État. Aucun d'eux ne voit la grossière erreur de catégorie qui s'attache à tout fiscalisme de ce type : au lieu de concevoir les prestations fiscales versées par les citoyens au profit de leur collectivité comme une allocation librement versée par les sociétaires à la caisse de l'État – ce qu'elles sont effectivement dans les faits et ce comme quoi elles devraient être enfin conçues en bonne et due forme -, on les présente comme des dettes futures, susceptibles, le cas échéant, de devenir exécutoires, dettes que tout bénéficiaire de revenu et tout consommateur de marchandises et de services charge a priori sur ses épaules. La perversion la plus dangereuse des systèmes politiques actuels, l'endettement sans borne de l'État, découle ainsi au bout du compte de la conception chroniquement erronée des impôts - une erreur dans laquelle survivent des reliques massives de la pensée prédémocratique.

[...]

Sur le plan psychopolitique, ce type d'institution (union des donateurs, parlement des donateurs) devrait assumer le rôle décisif consistant à désautomatiser le paiement des impôts et à les faire sortir du domaine où l'on se contente d'une tolérance silencieuse. Leur objectif serait de rendre explicite le grand versement dans la caisse de l'État comme ce qui existe toujours de facto dans une société démocratique et comme ce qu'il faudrait comprendre en droit et *coram publico* : non plus le tribut versé par des soumis à une autorité toujours victorieuse, ni une dette fixée unilatéralement et exprimée en formule juridiques nébuleuses qu'auraient contractée les sujets de l'impôt à l'égard du Leviathan, mais une prestation active, un don porté par l'intelligence et la volonté de contribution en faveur de la collectivité.

### **Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, 2004 - I :**

« En préférant le succès de l'industrie nationale à celui de l'industrie étrangère, le marchand ne pense qu'à se donner personnellement une plus grande sûreté ; en dirigeant cette industrie de manière à ce que son produit ait la plus grande valeur possible, le marchand ne pense qu'à son propre gain ; en cela et en beaucoup d'autres (cas), il est conduit par une main invisible pour remplir une fin qui n'entre nullement dans ses intentions » (A. Smith, *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, liv. IV, ch. 2) [...]

Autrement dit, il y a donc deux éléments qui sont absolument couplés l'un à l'autre. Pour qu'il y ait certitude de profit collectif, pour qu'il soit certain que le plus grand bien soit atteint pour le plus grand nombre de gens, non seulement il est possible, mais il faut absolument que chacun des acteurs soit aveugle à cette totalité. Il doit y avoir une incertitude au niveau du résultat collectif pour chacun, de manière que ce résultat collectif puisse être effectivement attendu. L'obscurité, l'aveuglement sont absolument nécessaires à tous les agents économiques. Le bien collectif ne doit pas être visé, parce qu'il ne peut pas être calculé de l'intérieur, du moins, d'une stratégie économique. On est là au cœur, d'un principe d'invisibilité.

Autrement dit, dans cette fameuse théorie de la main invisible d'Adam Smith on a l'habitude toujours d'insister, si vous le voulez, sur le côté « main », c'est-à-dire sur le fait qu'il y aurait quelque chose comme une providence qui nouerait ensemble tous ces fils dispersés. Mais je crois que l'autre élément, celui de l'invisibilité est au moins aussi important. L'invisibilité n'est pas simplement

un fait qui, par suite de quelque imperfection de l'intelligence humaine, empêcherait que les gens se rendent compte qu'il y a derrière eux une main qui arrange ou qui lie ce que chacun fait par devers lui. L'invisibilité est absolument indispensable. C'est une invisibilité qui fait qu'aucun agent économique ne doit et ne peut chercher le bien collectif.

Aucun agent économique, mais il faut aller sans doute plus loin. Non seulement aucun agent économique, mais aucun agent politique. Autrement dit, le monde de l'économie doit être obscur au souverain

[...]

Non seulement le gouvernement ne doit pas faire obstacle à l'intérêt de chacun, mais il est impossible que le souverain puisse avoir sur le mécanisme économique un point de vue qui totalise chacun des éléments et permette de les combiner artificiellement ou volontairement. La main invisible qui combine spontanément les intérêts interdit, en même temps, toute forme d'intervention, bien mieux, toute forme de regard en surplomb qui permettrait de totaliser le processus économique.

L'économie est par conséquent, l'économie entendue comme pratique mais entendue également comme type d'intervention du gouvernement, comme forme d'action de l'État ou du souverain, eh bien l'économie ne peut avoir que la vue courte, et s'il y avait un souverain qui prétendait avoir la vue longue, le regard global et totalisant, ce souverain ne verrait jamais que des chimères. L'économie politique dénonce, au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, le paralogisme de la totalisation politique du processus économique.

### **Michel Foucault, *Naissance de la biopolitique*, 2004 - II :**

La rationalité économique se trouve non seulement entourée par, mais fondée sur l'inconnaissabilité de la totalité du processus. L'*homo œconomicus*, c'est le seul îlot de rationalité possible à l'intérieur d'un processus économique dont le caractère incontrôlable ne conteste pas, mais fonde, au contraire, la rationalité du comportement atomistique de l'*homo œconomicus*. Ainsi le monde économique est par nature opaque. Il est par nature intotalisable. Il est originairement et définitivement constitué de points de vue dont la multiplicité est d'autant plus irréductible que cette multiplicité même assure spontanément et en fin de compte leur convergence. L'économie est une discipline athée ; l'économie est une discipline sans Dieu ; l'économie est une discipline sans totalité ; l'économie est une discipline qui commence à manifester non seulement l'inutilité, mais l'impossibilité d'un point de vue souverain, d'un point de vue du souverain sur la totalité de l'État qu'il a à gouverner. L'économie subtilise à la forme juridique du souverain exerçant sa souveraineté à l'intérieur d'un État ce qui est en train d'apparaître comme l'essentiel de la vie d'une société, à savoir les processus économiques. Le libéralisme, dans sa consistance moderne, a commencé lorsque, précisément, fut formulée cette incompatibilité essentielle entre, d'une part, la multiplicité non totalisable caractéristique des sujets d'intérêts, des sujets économiques et, d'autre part, l'unité totalisante du souverain juridique.

### **Léon BLOY, *Exégèse des Lieux Communs*, 1901, CXXI - Tirer son épingle du jeu :**

On tire son épingle du jeu quand on lâche avec promptitude une jeune fille qu'on a séduite. Je dis cela sans aucune intention pornographique, on est prié de le croire. Mais il y a beaucoup d'autres manières. En général il s'agit de savoir se débrouiller, d'être ce qu'on appelle un débrouillard.

Quand vous assassinez un vieux rentier, après l'avoir cambriolé profitablement, faites en sorte que *les pièces à conviction* puissent être trouvées chez le percepteur ou le juge de paix et, sans vous découvrir le moins du monde, suggérez habilement à la justice l'une ou l'autre de ces deux pistes. Si vous êtes un manieur d'affaires, arrangez-vous pour que les capitaux soient centralisés en un point déterminé de l'espace que nous appellerons, si vous voulez, votre caisse ; munissez-vous, au préalable, de tous les horaires utiles et lorsque le bon moment sera venu, empruntez les ailes du condor et envollez-vous en silence, après avoir coupé, autant que possible, toutes les communications. Les co-intéressés se débrouilleront à leur tour comme ils pourront dans une comptabilité que vous aurez rendue aussi parfaitement inextricable qu'une forêt vierge de l'Amazonie ou du Haut-Congo.

Je vous fais grâce des autres conseils de mon expérience, mais ces indications sommaires doivent suffire. Au surplus vous n'avez qu'à étudier l'histoire contemporaine. Les combinaisons diplomatiques de l'heure actuelle vous éclaireront supérieurement.

### **CXXII - Se retirer des affaires :**

C'est une vilaine et basse manière de tirer définitivement son épingle du jeu. Il est superflu d'ajouter qu'on ne doit se retirer des affaires qu'après fortune faite. Autrement ce serait se retirer du champ de bataille avant la victoire.

- J'ai gagné, me dites-vous, de quoi vivre tranquillement à la campagne et je me retire des affaires. J'en ai assez de votre sale commerce. Je veux faire du jardinage et pêcher à la ligne.

Eh bien, je réponds sans hésiter que vous êtes un idiot et un renégat. Vous êtes comme un mauvais prêtre que dégoûterait l'autel. Vous n'avez donc jamais compris, ô misérable, que l'homme n'existe que pour les affaires, que les affaires sont sa fin dernière et qu'il n'y a que cela de vrai. Que prétendez-vous devenir ? Êtes-vous poète ou dévot pour vivre dans la solitude et vous passer de la vue roborative d'un comptoir ? Vous êtes incapable de penser, de rêver, d'aimer. Le plus beau paysage sera pour vous ce qu'il peut être pour une vache ou pour un mulet. Toute autre lecture que celle des catalogues, des mercuriales ou des bulletins financiers vous est impossible. Jusqu'à présent vous n'avez été qu'abject, vous allez devenir infiniment stupide et, longtemps avant votre mort qui sera malpropre, vous serez considéré comme un gâteux.

Comment pouvez-vous être indifférent au spectacle de cette multitude courageuse de commerçants et d'industriels qui luttent avec constance - comme autrefois les martyrs -, et qui donnent généreusement leur vie pour les affaires sans jamais être tentés de les renier ? Vous avez été témoin cependant de la fin sublime du grand Chauchard qui combattit jusqu'à la dernière heure et dont la carcasse miraculeuse fut escortée par tout un peuple sanglotant ! Vous voyez aujourd'hui le surhumain Pierpont Morgan crevant avec sa pomme de terre sur un parquet de milliards ! Trouverez-vous, dans les épopées de l'histoire ou dans la vie des plus fameux saints, quelque chose à leur comparer ?

Ah ! ne blasphémons jamais les affaires, les saintes Affaires ! Elles peuvent se retirer de nous quelquefois, à cause de notre indignité ou par l'effet de quelque malchance très mystérieuse, mais on ne doit pas se retirer d'elles, si on est un homme.

Quand j'ai dit tout à l'heure qu'on le pouvait, *après fortune faite*, je parlais aux faibles. Les forts n'entendent pas ce langage. Pour eux, il n'y a pas de fortune faite, il n'y a même pas de fortune. Il y a les affaires, rien que les affaires, c'est-à-dire la seule Réalité, l'unique Splendeur à laquelle on doit sacrifier sa vie, - et surtout la vie des autres - depuis l'extinction du christianisme.

**Jean Villard GILLES, *Dollar*, 1932 :**

De l'autre côté de l'Atlantique  
Dans la fabuleuse Amérique  
Brillait d'un éclat fantastique  
Le dollar  
Il f'sait rêver les gueux en loques  
Les marchands d'soupe et les loufoques  
Dont le cerveau bat la breloque  
Le dollar

Et par milliers, d'la vieille Europe  
Quittant sa ferme ou son échoppe  
Ou les bas quartiers interlopes  
On part, ayant vendu jusqu'à sa ch'mise  
On met l'cap sur la terre promise  
Pour voir le dieu dans son église  
Le dieu Dollar !

Mais déjà dans la brume  
Du matin blafard  
Ce soleil qui s'allume  
C'est un gros dollar !  
Il éclaire le monde  
De son feu criard  
Et les hommes à la ronde  
L'adorent sans retard  
On ne perd pas l'nord, vous pensez,  
Juste le temps de s'élaner  
De s'installer, d'ensemencer  
Ça part !  
On joue, on perd, on gagne, on triche  
Pétrole, chaussettes, terrains en friche  
Tout s'achète, tout s'vend, on d'vient riche  
Dollar !  
On met des vieux pneus en conserve  
Et même, afin que rien n'se perde,  
On fait d'l'alcool avec d'la merde  
Dollar !  
Jusqu'au bon Dieu qu'on mobilise  
Et qu'on débite dans chaque église  
Aux enchères comme une marchandise  
A coups d'dollars !

Mais sur la ville ardente  
Dans le ciel blafard  
Cette figure démente  
C'est le dieu Dollar !  
Pas besoin de réclame  
Pas besoin d'efforts  
Il gagne toutes les âmes  
Parce qu'il est en or

Autos, phonos, radios, machines,  
Trucs chimiques pour faire la cuisine  
Chaque maison est une usine  
Standard

A l'aube dans une Ford de série  
On va vendre son épicerie  
Et l'soir on retrouve sa chérie  
Standard  
Alors on fait tourner des disques  
On s'abrutit sans danger puisque  
On est assuré contre tous risques  
Veinard !  
La vie qui tourne comme une roue  
Vous éclabousse et vous secoue  
Il aime vous rouler dans la boue  
Le dieu Dollar

Quand la nuit sur la ville  
Pose son manteau noir  
Dans le ciel immobile  
Veille le dieu Dollar  
Il hante tous les rêves  
Des fous d'ici-bas  
Et quand le jour se lève  
Il est encor là !

On d'vient marteau, dans leur folie  
Les hommes n'ont plus qu'une seule envie  
Un suprême désir dans la vie :  
De l'or !  
S'ils s'écoutaient, par tout le monde  
On en sèmerait à la ronde  
Au fond de la terre profonde  
Encor !  
On en nourrirait sans relâche  
Les chèvres, les brebis, même les vaches  
Afin qu'au lieu de lait elles crachent  
De l'or !  
De l'or partout, de l'or liquide  
De l'or en gaz, de l'or solide  
Plein les cerveaux et plein les bides  
Encor ! Encor !

Mais sous un ciel de cendre  
Vous verrez un soir  
Le dieu Dollar descendre  
Du haut d'son perchoir  
Et devant ses machines  
Sans comprendre encor  
L'homme crever de famine  
Sous des montagnes d'or !